SAMBE

Bulletin de la Société des Amis de Mongo Beti

N° 7-8 – Année 2006

Odile Biyidi Awala: Éditorial, p.1

Yves Mintoogue: Mongo Beti, l'utopie et nous p. 2

Références et archives : p. 6 Cotisations et adhésions : p. 6

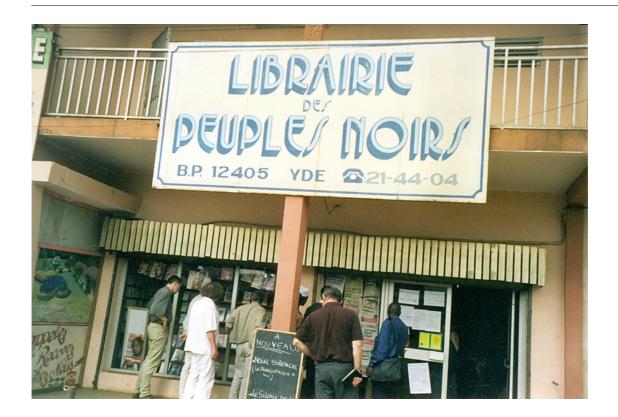
L'année 2006, la cinquième depuis la disparition de Mongo Beti, a vu le petit groupe de ses fidèles se réunir à Yaoundé et à Akometam les 6 et 7 octobre, comme chaque année, l'aprèsmidi du 6 à la librairie à Tsinga et le 7 au matin au village d'Akometam. Ce qui était nouveau cette année c'est la présence de quelques jeunes, universitaires, éditeurs, musiciens, qui ont participé à ces rencontres.

Ils ont rejoint les plus anciens comme Abel Eyinga, qui est venu à Akometam chargé de vivres pour le village, ou comme le photographe Vince Tagas, qui a exposé à la librairie les photos qu'il avait prises lors du retour de Mongo Beti au Cameroun en 1992.

Les souvenirs des uns et les projets des autres nous ont fait chaud au cœur. La flamme est entretenue elle se propage dans les esprits en quête de références lumineuses, dans le présent obscur du Cameroun d'aujourd'hui.

Nous laissons le soin à Yves Mintoogue de dire ce que représente Mongo Beti pour un jeune intellectuel.

Odile Biyidi Awala.



La librairie des peuples Noirs à Tsinga, Yaoundé, Cameroun.

MONGO BETI, L'UTOPIE ET NOUS. A la quête de ces aubes qui n'ont pas encore lui.

Le 07 octobre 2001, disparaissait MONGO BETI, célèbre écrivain camerounais, romancier et essayiste d'un rare talent. L'homme s'était éteint à douala à l'age de 69 ans, des suites d'une insuffisance rénale. Or cinq ans après le décès de cette grande figure de la littérature africaine, la date du 07 octobre 2006 est passé pratiquement inaperçue dans le calendrier culturel et littéraire camerounais. Cinq ans seulement après la mort de ce véritable fils prodige, les milieux littéraires et intellectuels camerounais, pour ne citer qu'eux, semblent avoir oublié de se souvenir, et de rendre hommage à la mémoire d'un tel artiste, prodigue de génie. Le gratin intellectuel de Yaoundé singulièrement, souvent ingénieux et jadis entreprenant en quelques cas similaires, a gardé cette fois un silence troublant. Même la presse locale a semblé frappée d'amnésie. Un seul quotidien de Douala, *Le Messager*, avait annoncé assez furtivement, dans un filet de brèves de son édition du lundi 09 octobre, que la Société des Amis de Mongo Beti (SAMBE) avait organisé les 06 et 07 octobre à la *Librairie des Peuples Noirs* à Yaoundé et à Akométam (village natal du disparu) des manifestations à la mémoire de l'écrivain. Rendez-vous fort peu couru, du reste.

Faudrait-il voir dans cette espèce d'indifférence une manifestation du complexe, typiquement camerounais, d'assujettissement au présent ? Cette conscience négative du temps et de la relation à nos trépassés, héritée de notre histoire récente, qui nous pousse, comme le relève Achille Mbembe à tout oublier trop vite ? Quoiqu'il en soit, force est de reconnaître que s'il est des hommes que les camerounais devraient inscrire au panthéon mémoriel, Mongo Beti est bien de ceux là ; tellement sa vie et son œuvre se révèlent riches d'enseignements pour nous autres qui vivons dans une région du monde où le nivellement par le bas, les violations constantes de toutes formes de dignité humaine, ainsi qu'une effroyable déchéance morale ont coalisé avec la résignation, le manque d'ambition, la peur et l'absence de honte.

Alexandre Biyidi Awala (nom civil de Mongo Beti) est né en 1932 à Akométam, près de Mbalmayo. Après des études primaires et secondaires plutôt brillantes, il quitte le Cameroun en 1951 pour la France où il poursuit des études de Lettres. Parti comme boursier, le jeune Biyidi ne tarde pas à devenir aussi un exilé politique. C'est que peu après son arrivée en France, il s'est lancé dans une carrière littéraire dont la causticité à l'encontre du colonialisme et de ses avatars n'est pas du goût des autorités de Yaoundé.

C'est en 1954 en effet (à l'âge de 22 ans) que cet étudiant camerounais publie *Ville Cruelle*, son premier roman (signé du pseudonyme d'Eza Boto), faisant ainsi une entrée remarquée dans le cercle des écrivains noirs en France. Il est déjà question, dans ce roman, d'un colonialisme déshumanisant où quelques tout-puissants *civilisateurs « pouvaient impunément s'offrir le luxe d'infliger la souffrance »*, laissant ainsi une blessure béante dans la psychologie du colonisé, cette impression aiguë que *« la sécurité s'était retirée à jamais de la grande forêt. »* Pour un coup d'essai, *Ville Cruelle* fut bien un coup de maître. Le talent d'esthète et de prosateur qu'il révéla de son auteur n'allait plus se démentir, du *Pauvre Christ de Bomba* publié deux ans plus tard, en 1957, à *Branle Bas en Noir et Blanc* - dernier-né d'une production romanesque constante d'une douzaine de titres - publié un an seulement avant la mort de l'auteur.

Sous la plume de Mongo Beti mieux que chez toute autre, l'écriture savait incarner l'esthétique. Le style pur et élégant de l'auteur, les mots et les images judicieusement choisis et agencés mélodieusement, l'ensemble souvent assaisonné d'une pincée d'humour ou d'ironie... Tout ici fait vibrer les sens et enchante voluptueusement le lecteur qui déglutit, et demeure au palais un arrière goût agréable, une curieuse sensation au larynx. L'ouie s'affine et les mots lus, on croit les entendre grouiller, chuchoter ; l'œil devient vif et brillant ; souvent on s'arrête de lire pour humer le parfum des pages. Q'irradient donc ces bouquins qui en

faisant rayonner le visage du lecteur semblent lui insuffler un surplus de vie ? A la lecture de ce romancier aussi précoce que virtuose, on sent bien la vie surabonder en nous. Car la rencontre avec l'écriture de Mongo Beti - et on ne l'a pas suffisamment relevé - est d'abord une rencontre physique, une délectation sensuelle: on en admire la beauté, on en écoute la musique, on en hume les parfums.

Cette finesse de l'art, Mongo Beti savait la mettre au service de son militantisme en faveur de l'avènement d'une société plus juste et de la défense des intérêts des petites gens. Le génie jamais démenti que révélaient ses fictions et sa célébrité sans cesse croissante n'avaient d'égal que la causticité et l'acrimonie avec laquelle, sous sa plume, la coalition des forces qui travaillent contre l'émancipation de l'homme en Afrique et contre la restauration de sa dignité était dénoncée. Intellectuel authentique, Mongo Beti était aussi une conscience éveillée, un farouche combattant de la liberté. Ce sont sans doute les exigences d'un tel combat qui l'avaient conduit au pamphlet et à l'essai où il se révéla plus redoutable encore, en guerroyant notamment contre le joug néocolonialiste et pour l'éveil de la conscience africaine. « Je suis en guerre contre un système oppressif^t », disait-il lui-même.

La guerre de Mongo Beti contre l'oppression, les autorités françaises et camerounaises en firent souvent l'expérience, notamment en 1972, lorsque cet écrivain indocile à la plume acerbe commet Main basse sur le Cameroun. Essai d'Histoire immédiate, le livre relate le procès d'Ernest Ouandié et de Mgr Albert Ndongmo qui avaient été arrêtés deux ans plus tôt au Cameroun, jugés expéditivement et condamnés à mort pour "rébellion, tentative de coup d'Etat, atteinte à la personne du Chef de l'Etat", entre autres. L'auteur en profite pour dénoncer l'infrastructure néocoloniale, savamment mise en place au Cameroun par la France, et le régime de terreur entretenu par ses pupilles locaux de l'époque, le Président Ahmadou Ahidjo en tête ; tant de choses qui font que l'indépendance ici n'est, somme toute, que « la simple poursuite de la colonisation par d'autres techniquesⁱⁱ. » A peine paru aux éditions Maspéro, le livre est interdit et saisi en France, sur la demande du gouvernement camerounais. Commence alors, entre l'auteur d'une part et les pouvoirs publics français et camerounais d'autre part, un feuilleton judiciaire interminable : « un vrai petit Dien-Bien-Phu du néocolonialisme au Camerounⁱⁱⁱ. » Mongo Beti porte l'affaire en justice et, après quatre ans de bataille juridico-administrative, obtient finalement gain de cause. La mesure d'interdiction est alors annulée en France, mais le brûlot demeure évidemment interdit d'accès au Cameroun.

Main basse sur le Cameroun contribua beaucoup à la légende de son auteur, sacré « pape des opposants africains ». Ce dernier écrira, plus tard, deux autres essais : Lettre ouverte aux Camerounais ou la deuxième mort de Ruben Um Nyobè en 1886 et, en 1993, La France contre l'Afrique. Retour au Cameroun. Entre les deux, il écrit, avec Odile Tobner (son épouse), Le Dictionnaire de la négritude, paru en 1989. En outre, la revue Peuples noirs - Peuples africains que Mongo Beti animait depuis 1978 ne lui servit pas moins de tribune militante. Parallèlement à son activité littéraire, cet agrégé de lettres classiques menait une carrière d'enseignant en France, avant son retour définitif au Cameroun en 1994 – après une quarantaine d'années de vie en France dont plus de 30 ans d'exil ininterrompu. C'est à son retour qu'il fonde, à Yaoundé, la Librairie des Peuples noirs qu'il tient lui-même, jusqu'à sa disparition en octobre 2001.

Par delà l'itinéraire biographique de l'homme - très infidèlement esquissé ici – il importe encore plus de s'interroger sur ce que l'on pourrait appeler l'actualité de Mongo Beti. En d'autres termes, de quel projet la figure de Mongo Beti peut-elle être porteuse aujourd'hui, notamment pour une jeunesse africaine ou camerounaise en quête de repères. Que nous enseigne cette figure dissidente, par delà l'opaque muraille de la mort? Et d'ailleurs Mongo Beti peut-il *mourir* aujourd'hui et qui aurait intérêt à ce que l'amnésie évoquée plus haut s'installe chez les camerounais?

L'actualité de Mongo Beti

Qu'il soit bien entendu que le souvenir de Mongo Beti aujourd'hui – tout comme d'ailleurs les tentatives d'organisation de son oubli – ne sauraient être des actes gratuits ou idéologiquement neutres. Et ceci vaut au Cameroun autant que dans tout l'espace dit francophone. Car le caractère intempestif de l'écrivain contrariait trop de convenances coupables, de silences délictueux et de collusions politiques ou idéologiques criminelles qui, sous le masque de slogans démagogiques, ne prospèrent que parce que les petites gens meurent de spoliation et d'aliénation. Cerbère d'une éthique de la vie caractérisée par un sens élevé de la dignité et le refus de toute compromission, homme profondément humaniste, il était ennemi de tout ce qui, en Afrique singulièrement, continue de maintenir l'homme à genou de quelque manière que ce soit. Il avait bien compris que le néocolonialisme, ainsi que les potentats nègres de la postcolonie, avec leur cortège d'analphabétisme, de famine, d'indigence et d'humiliation représentaient exactement ce qu'il était interdit de recommencer dans un continent dont la trame historique, depuis plusieurs siècles, s'était tissée avec le fil ensanglanté d'indicibles souffrances et d'intolérables humiliations. La littérature entière de Mongo Beti était donc d'abord l'expression des urgences qui s'imposaient à sa conscience.

C'est en partie la raison pour laquelle il réinvestissait le champ du possible politique en Afrique et tentait de le féconder en remettant métaphoriquement en scène, dans ses fictions, les dynamiques historiques qui avaient déterminé l'histoire du Cameroun et celle du continent. Ainsi, le mouvement nationaliste camerounais des années 1950 et son leader le plus charismatique, Ruben Um Nyobè, dont Mongo Beti admirait « le sens du sacrifice, le don absolu de soi et la solitude dans un combat désespéré^{iv}» sont bien des gisements symboliques qui ont fortement contribué à structurer l'imaginaire du romancier. Il n'y a qu'à lire Remember Ruben, publié en 1974, pour s'en convaincre. C'est sans doute dans ce roman que culminent une utopie critique et un principe dissident que Mongo Beti nourrit à la source de l'immense gisement symbolique du nationalisme camerounais.

Voici donc un de ces hommes - assez rares chez nous - dont la vie entière est un projet éthique, une utopie à laquelle ils sacrifient tout. Et outre la qualité et la quantité de sa production littéraire (qui font certainement de lui le plus grand prosateur que le Cameroun ait connu jusqu'ici), c'est dans cette acception sublime de la vie, qui veut que jamais le combat pour la justice, la dignité humaine et le progrès de la culture ne soit sacrifié aux impératifs d'une survie purement génitale, que Mongo Beti reste d'une troublante actualité pour la société camerounaise aujourd'hui et pour sa composante jeune, particulièrement. C'est dans son refus de se contenter d'un abrutissant et misérable *bien-être* correspondant à la satisfaction exclusive des besoins primaires – manger à satiété, boire, copuler et accumuler de la quincaillerie – sans aucune ambition immatérielle, qu'il demeure un défi pour les jeunes camerounais que nous sommes. Il nous enseigne, à nous autres issus d'une génération résignée au sacrifice gratuit, que partout où son *corps* est *dégradé*, sa *vie mutilée* et son *travail dilapidé*, l'homme a le devoir de lutter et de résister.

L'attentisme, voire le fatalisme qui nous caractérisent, la résignation, l'allégeance aux aînés sociaux dont la faillite et le haut degré de compromission pourtant crèvent les yeux, notre citoyenneté (c'est-à-dire notre qualité de sujets historiques et non point d'esclaves) que nous refusons d'exiger et d'assumer en l'abandonnant aux mains d'une caste de cannibales politiques, le manque de vision qui, comme beaucoup de nos *aînés*, nous émascule. Voilà autant de questions et défis sur lesquels la figure de Mongo Beti nous interpelle. Voilà autant de chaînes qui nous maintiennent dans une impasse d'où, Mongo Beti – homme libre authentique - doit représenter pour nous une utopie. Sa figure incarne d'autant plus l'utopie que, chez nous, les intellectuels (ou du moins ceux qu'on désigne ainsi) semblent pour leur

part avoir définitivement renoncé à cette fonction d'alerte et de sentinelle ; irrésistiblement alléchés qu'ils sont par les fumets des banquets officiels.

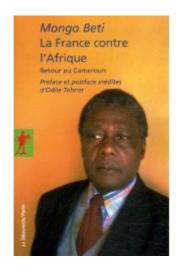
Et du coup, faire acte de mémoire à l'endroit d'une figure de la dimension de Mongo Beti devient un acte hautement dissident. L'expression d'une indocilité nécessaire et salvatrice. Commémorer Mongo Beti pour la jeunesse camerounaise aujourd'hui serait le signe qu'elle récuse le défaitisme généralisé et l'esprit de corruption dans lequel tout baigne désormais. Il serait du reste par trop naïf et illusoire de la part des jeunes qui constituent, statistiquement, la majorité des populations camerounaises et africaines d'attendre que la ritualisation mémorielle des figures alternatives et progressistes telles que Mongo Beti soient initiée par les *aînés* évoqués tantôt; encore moins par quelque organe francophone que l'écrivain disparu n'avait d'ailleurs jamais ménagé. Ce serait là desservir leurs propres intérêts et scier la branche d'imposture sur laquelle ces castes sont paisiblement restées assises jusqu'ici.

De même, ce sont bien nos « *Nérons noirs, Francos des tropiques*^{vi} » et leurs suppôts, possédés par l'*esprit canaille* hérité de la colonisation qui auraient intérêt à ce que Mongo Beti rentre dans l'oubli, afin que perdure l'enténèbrement.

C'est à nous, la jeunesse africaine, et à la postérité, dans la longue nuit que traverse le continent et dans notre quête d'aubes, de nous emparer d'une figure emblématique telle que Mongo Beti et d'en faire un mythe galvanisateur afin que, de l'artiste et de son utopie critique, nous puissions tirer le meilleur parti.

Yves MINTOOGUE, étudiant en histoire, UYI, Membre du Cercle de réflexion Alter-.

Références





ⁱ Cf. « Mongo Beti règle ses comptes. », in *Jeune Afrique Economie*, n°136, octobre 1990.

ii Cf. Mongo Beti, Main basse sur le Cameroun, Rouen, peuples noir (ed.), 1984, p.III. Préface de l'édition de 1984.

iii Ibid. P.5. Préface de l'édition de 1977.

iv « Mongo Beti règle ses comptes »...

^v Pour ce type de problématique, voir Achille Mbembe, *De la Postcolonie*, Paris Karthala, 2000. Notamment l'Epilogue intitulé « La Dernière Manière » .

vi Mongo Beti, Main Basse ... p. IV

Deux importantes rééditions ont été publiées en 2006.

Mongo Beti, *La France contre l'Afrique, Retour au Cameroun*, La Découverte/Poche, 220 pages, octobre 2006, 9,50 €.

Cet important essai n'a rien perdu de son actualité. Le tableau que Mongo Beti fait du Cameroun des années quatre vingt dix n'a pas changé, sinon que les traits en sont encore plus accentués aujourd'hui.

Entretiens avec Ambroise Kom, *Mongo Beti parle*, *Testament d'un esprit rebelle*. Éditions Homnisphères, collection Latitudes Noires, 320 pages, quatrième trimestre 2006, 18 €. Cet ouvrage nous restitue Mongo Beti de vive voix, livrant avec bonheur ses souvenirs et ses jugements, témoignages émouvants d'une existence de lutte.

La couverture de cette édition reproduit, avec sa permission gracieuse, l'œuvre du peintre sudafricain Bruce Clarke intitulée *Agir*.

Archives

France-Culture a diffusé le 26/12/2004 une émission de 90 minutes, *Une vie une œuvre*, réalisée par catherine Pont- Humbert, consacrée à Mongo Beti.

	Fiche de cotisation 200	<u>06</u>
Nom:	Prénom :	
Profession:		
Adresse :		
Tél. :	E-mail:	
Montant de la cotisation : 10000 F	Don:	Total:
Ou 20 dollars ou eu	iros	
Mode de règlement : □ espèces □ chèq	que bancaire, postal	
Date:	Signature de l'adhérent :	
Correspondants: Europe: O. Biyidi, 23	•	
e-mail: odile.biyidi-awala@cegetel.ne		
Amérique : A. Kom, Holycross, One C		1A 01610, 2395 USA

e-mail: akom@holycross.edu

L'envoi du bulletin est fait à tous les adhérents, par mail ou par poste. Ceux qui désirent recevoir les bulletins précédents peuvent en faire la demande.

Nous disposons, à la librairie Des Peuples Noirs, BP 12405, à Yaoundé et aux Editions des Peuples Noirs, 82, avenue de la Porte des Champs, 76000 Rouen, France, de collections de la revue *Peuples Noirs peuples Africains*. Prix, 50 000 FCFA à la librairie, 150€ port compris aux éditions.